

Teresa Tomaszkiewicz

*Université Adam Mickiewicz
Poznań*

La traduction intersémiotique ou comment traduit-on des images?

Abstract

In her article Teresa Tomaszkiewicz compares the mechanism appearing during the interlinguistic and intersemiotic translation. Contrary to appearances, it seems that the transfer of meaning of an expression produced in one natural language into a text in another language has a lot in common with the transfer of meaning through non-linguistic means e.g. various types of images. The author compares the functioning of images with such linguistic forms as concepts, predicates, expressions and descriptions. She analyzes various types of relations that are created between linguistic elements and images in order to convey the meaning of these images. These relations are: equivalence, parallelism, complementarity, interpretation and contrariness.

Keywords

Graphic art, audiovisual expression, image, realistic image, pictographs, pictures, audiovisual translation, intersemiotic translation, interlinguistic translation, transfer of meaning.

1. Préliminaires

La notion de traduction intersémiotique est évoquée pour la première fois par R. Jakobson (1963: 79) qui a distingué trois formes de traduction :

- la traduction intralinguale ou reformulation qui consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue;
- la traduction interlinguale ou traduction proprement dite qui consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'une autre langue;
- la traduction intersémiotique ou transmutation qui consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques.

Cet auteur a livré un commentaire sur les deux premières définitions, mais non sur la troisième. Depuis, presque personne, sauf quelque cas séparés (p.ex.: J. Spa, 1985, 1993; J. Peeters, 1999; J. Diaz-Cintas, 2001), pendant longtemps ne mentionne cette troisième forme de traduction et même si l'on y fait référence, c'est pour dire qu'elle est affaire de la sémiologie. Seulement pendant quelques dernières années on commence à revenir à ce terme et à cette forme spéciale de transfert du sens. Cette renaissance de l'intérêt porté à ce phénomène est dû au fait que dans le monde contemporain nous vivons dans une société des communications qui reposent, de plus en plus, non seulement sur les messages linguistiques, mais aussi sur ceux qui intègrent des éléments linguistiques, ainsi que l'image dans ses différentes réalisations (schémas, pictogrammes, dessins, photographies, film, images sur l'écran de l'ordinateur ou d'un téléviseur). Le verbal et le visuel entrent en plusieurs relations dans le même message pour transmettre ensemble le sens. Pour qu'on puisse interpréter correctement ce sens, nous avons besoin de certains codes sociaux qui nous permettent une transposition intersémiotique d'un système de signes à un autre. Cette interprétation a certains traits communs avec l'interprétation du sens par un autre système linguistique. Dans la suite nous tâcherons de comparer ces deux types d'opérations.

2. Traduction interlinguale vs traduction intersémiotique

La traduction interlinguale a été perçue dans les différentes périodes de son développement tout d'abord comme le passage de la langue A à une langue B pour exprimer une même réalité, après, comme le passage entre un message exprimé en langue A à un message exprimé en langue B et finalement le développement de la textologie contrastive a provoqué le déplacement du centre d'intérêt de la traductologie vers les relations intertextuelles qui s'établissent entre l'original et sa traduction. Il s'agit donc d'interpréter le sens d'un texte exprimé en langue A et de le reconstruire à l'aide des moyens linguistiques de la langue B. L'élément fondamental qui unit le texte en langue A et le texte en langue B est le sens, qui devrait être le même dans les deux cas.

En ce qui concerne la traduction intersémiotique, nous avons aussi affaire à un certain message exprimé à l'aide d'un code, mais cette fois-ci non linguistique, que nous, en tant que récepteurs, devons comprendre et interpréter à l'aide des moyens linguistiques. Cette constatation rejoue l'idée de certains linguistes, p.ex. de J. Spa (1985, 1993), que les sémiotiques de la communication créent une certaine classe de substituts de la langue et par conséquent

elles sont à celle-ci postérieures. Elles sont conçues pour pallier une imperfection réelle ou supposée dans la communication langagière.

La différence fondamentale entre ces deux opérations est telle que dans le premier cas nous avons besoin d'un traducteur-interprète qui essaie tout d'abord de comprendre la signification du message, en effectuant les différentes opérations qui mènent au saisissement du sens et après, à l'aide de la recherche des équivalences en langue B, il réexprime ce sens. Pourtant, contrairement à l'opération de transmutation, il n'est pas obligé de créer les systèmes linguistiques pour coder le message compris, car ils lui sont donnés.

Quand on opère pour la première fois la substitution du message linguistique par un code non linguistique, on crée une codification particulière, p.ex. sur une page web on est obligé d'inventer un système, d'après certains codes visuels (ou autres), qui permettra d'exprimer le message linguistique. Or, une fois ces codes inventés (la signalisation routière, le système de pictogrammes dans les logiciels, les pictogrammes dans le tourisme etc.) ils deviennent un savoir socialement partagé et permettent aux membres de cette société d'effectuer l'opération de transmutation du message visuel en message linguistique.

Ainsi, la compréhension correcte du message visuel, émis intentionnellement dans le processus de communication, doit passer par l'interprétation linguistique. Et c'est là, où nous voyons la première ressemblance entre la traduction interlinguale et la transmutation.

La deuxième caractéristique de la traduction interlinguale, présentée par Jakobson, c'est sa symétrie. Elle suppose que si l'on peut traduire le mot de la langue A : *une pomme* par le mot de la langue B *an apple*, cela veut dire qu'on peut le faire toujours à l'envers, alors que la transmutation ne constitue pas une telle relation. On transmute une expression linguistique *x* en une image *y*, mais on ne peut pas transmuter *y* en *x*.

Nous pensons qu'il faut y apporter certains commentaires. La symétrie dans la traduction proprement dite n'est vraie que pour certains cas restreints : listes de mots, terminologie spécialisée, expressions toutes faites etc. Au niveau textuel on opère toujours des choix traductologiques et pendant la retranslation on n'obtient jamais un texte identique au texte de départ. Par contre, des images, dans des systèmes pictographiques, se laissent principalement traduire par des énoncés non ambigus. On peut donc parler ici d'une certaine symétrie : à un signe représentant une imprimante dans un logiciel correspond toujours un énoncé : *Imprimer*. Et vice versa cet énoncé peut être substitué par ce pictogramme. Il en résulte, qu'aussi bien la traduction interlinguale que la transmutation sont, toutes les deux, partiellement symétriques.

En résumant, nous pouvons constater que :

1. Aussi bien dans le cas de traduction que dans la transmutation nous avons affaire à l'interprétation du sens et à sa réexpression dans un autre code.
2. Dans les deux cas la compréhension du message passe par une interprétation linguistique.
3. Dans les deux cas la relation entre le message A et le message B est partiellement symétrique.
4. La première différence concerne la nécessité d'inventer un code pictographique, mais une fois inventé, son fonctionnement est socialement fondé, comme le fonctionnement de la langue.

5. La deuxième différence concerne la présence d'un traducteur, comme médiateur entre le message A et le message B, qui, théoriquement, n'apparaît pas dans le processus de transmutation. Cette tâche est repliée par le récepteur même.

Ceci dit, nous pensons que malgré ces quelques différences entre ces deux opérations, il est bien fondé de vouloir traiter la traduction intersémiotique au sein de la traductologie. Dans la suite nous allons restreindre cette présentation au fonctionnement des codes visuels qui sont appelés par un terme générique : images.

3. La notion d'image

M. Joly (2001 : 30) constate que la notion d'image est une catégorie très hétérogène et difficile à définir. Sans nous lancer donc dans une discussion trop poussée nous pouvons seulement constater que dans cette analyse nous prendrons en compte ces images, qui fonctionnent dans la communication humaine comme signes ou comme messages, donc leur usage est précédé d'une intention de communication. Nous pensons plus précisément aux communications de masse. Les messages visuels que nous y rencontrons peuvent avoir des formes plus ou moins symboliques ou plus ou moins analogiques.

Théoriquement, en voyant une image ou une photographie on devrait reconnaître des êtres, des objets ou des endroits qui y sont représentés et tirer des conclusions concernant la signification. Or, le chemin qui mène de la reconnaissance de certaines formes vers l'attribution à ces formes d'un sens, dans la communication, est beaucoup plus complexe et ne se passe pas sans équivoques.

Les messages visuels dont on se sert dans la communication peuvent avoir une forme matérielle différente : graphiques, dessins, photographies, film, images sur l'écran de l'ordinateur ou d'un téléviseur. Cette forme matérielle reste en stricte relation avec leur capacité d'imitation de la réalité. Or, la capacité d'imiter la réalité ne garantit pas leur valeur monosémique. Tout au contraire, plus les signes visuels relèvent de l'arbitraire, plus ils peuvent véhiculer les contenus d'une manière monosémique, sans un support linguistique. Parmi les signes à vocation monosémique nous pouvons citer deux catégories :

1) *graphiques* (tableaux, barèmes, colonnes, diagrammes en curvilignes) qui ont la faculté de représenter des relations logiques entre les éléments telles que : ressemblance, différence, ordre et proportionnalité ;

2) *dessins* qui créent une classe de phénomènes dont la forme entre en relation de causalité ou d'imitation avec le concept auquel ils renvoient ; évidemment cette classe est relativement hétérogène, mais le plus souvent il s'agit des dessins simples qui reproduisent le minimum nécessaire, mais suffisant, de traits pertinents pour le concept qu'ils véhiculent.

Les images réalistes, en forme de dessins, de photographies ou de film qui sont une imitation de la réalité sont rarement monosémiques. Grâce à leur caractère analogique on peut reconnaître les formes qu'on connaît de l'expérience de la réalité par l'observation. Or, le décodage dénotatif ne garantit pas encore la compréhension de la valeur communicative de ce type d'image. Très souvent son interprétation est conditionnée par le contenu textuel qui l'accompagne. Leur analyse s'approche de l'interprétation d'un texte par un traducteur pendant la phase de compréhension et de déverbalisation. Par leur nature, puisqu'elles reproduisent, à côté des éléments pertinents, beaucoup d'éléments non pertinents pour le sens du message, les images que nous évoquons sont polysémiques. Cette polysémie peut être réduite grâce à un support linguistique.

Nous voyons donc que la notion d'image recouvre beaucoup de phénomènes et qu'il est impossible de traiter le fonctionnement de ces images dans le processus de la communication de la même manière. Pourtant si nous admettons que ces différentes formes d'images créent des substituts de la langue, il faudrait se demander quelles sont des formes linguistiques que des images peuvent substituer, c'est-à-dire comment peut-on les traduire ?

4. Comment traduit-on des images ?

Dans ce qui suit nous tâcherons d'analyser certains fonctionnements soi-disant «linguistiques» des codes visuels. Dans cette réflexion nous allons

nous appuyer sur l'analyse faite par M. Mauckenhaupt (1986), tout en essayant de reproduire quelques unes de ses idées et en les enrichissant de nos propres observations. Cet auteur a proposé de comparer le fonctionnement des images avec quatre catégories linguistiques :

- 1) les noms, c'est-à-dire des lexèmes signifiants des êtres et des objets et les images ;
- 2) les prédictats et les images ;
- 3) les énoncés et les images ;
- 4) les descriptions et les images.

4.1. Les noms et les images

Quand on compare le fonctionnement des noms et des images qui représentent des êtres et des objets, il y a deux notions qui s'imposent : *dénoter* et *référer*. *Dénoter*, c'est 'renvoyer à l'ensemble ou à la classe d'entités ayant les mêmes propriétés', tandis que *référer* veut dire 'renvoyer à un objet ou à un être concrets de la réalité qui nous entoure'. Pourtant, il est relativement difficile de prendre en compte, dans le processus de communication, qui repose sur les paramètres contextuels de production des énoncés, seulement le niveau dénotatif de notions.

Pourtant il existe beaucoup de fonctionnements des lexèmes, où effectivement on fait appel à leur valeur dénotative, aux concepts qu'ils véhiculent. Ils ont alors la valeur des «étiquettes» qui, une fois prononcées, devraient déclencher l'idée du concept auquel ils renvoient. Ce fonctionnement est souvent attesté dans le discours didactique, mais aussi informationnel. Ainsi les lexèmes déposés dans les dictionnaires devraient être compris comme étiquettes qui dénotent certains concepts. Si nous prenons en compte les dictionnaires pour enfants où on illustre ces mêmes concepts d'une manière visuelle, leur fonction serait théoriquement pareille.

Or, déjà à ce niveau élémentaire, nous pouvons observer de grandes différences entre les mots et les dessins d'une part, et entre les dessins et les photographies de l'autre. Tout d'abord, il faut constater que plus la forme de dessin est schématique (s'approche p.ex. d'un pictogramme) plus elle peut jouer le rôle d'un vrai signe, généralisant le concept. Quand on visualise les termes se rapportant à une classe restreinte d'objets, on peut choisir les traits pertinents pour cette classe, par exemple visualiser la classe de *pommes*, de *poires*, de *chiens*. Or, pour visualiser une race de chiens on aura besoin de plus de détails dans la présentation. Si pourtant la classe en question embrasse beaucoup de sous-classes à traits pertinents variés : p.ex. *animaux*, il est difficile de trouver une forme qui embrasserait les traits de tous les animaux. Il en

résulte que le fonctionnement des images, en tant qu'étiquettes, qui renvoient aux concepts est relativement restreint. Il s'agit de dictionnaires, des manuels, des méthodes de langues étrangères, des documents tels que les mots croisés pour enfants, où une image remplace un lexème que l'enfant doit découvrir ou *Les premières lectures*, où l'enfant doit lire un texte tout en remplaçant des images y insérés par des mots convenables. Ce fonctionnement est attesté aussi par les modes d'emploi ou la documentation technique. On y représente des objets ou des êtres concrets, parfois certains endroits. Pourtant, il y a aussi des notions abstraites, telles que *victoire, amour, paix* etc. qui ont aussi trouvé certaines représentations graphiques, symboliques. En plus, les dessins nous offrent la possibilité de visualiser certains êtres et objets imaginaires (unicorn, sorcière, diable etc.).

En ce qui concerne les photographies, représentant des êtres, des objets ou des endroits concrets, elles n'ont pas la possibilité de fonctionner en tant qu'étiquettes qui doivent déclencher un concept. Dans beaucoup de cas, leur fonctionnement est comparable à celui de noms propres.

En résumant la comparaison du fonctionnement des images et des noms, on peut remarquer que tandis que les deuxièmes peuvent, en fonction du contexte, *dénommer* ou *référer* à quelque chose, le rôle des premiers est de *représenter* ce quelque chose. Certaines images peuvent avoir la faculté de schématisation des concepts. Elles se laissent alors traduire par des substantifs. Mais en général ces emplois sont relativement restreints.

Dans beaucoup de cas on traduit les photographies par des noms propres. Leur présence dans le texte peut assumer les fonctions suivantes. Elles peuvent nous renseigner sur la forme d'un être concret, aider l'identification de quelqu'un qu'on connaît seulement de nom. Elles peuvent aussi remplacer les noms propres et nous renseigner qui est la source d'un discours.

En face de cette multitude de fonctions, il est difficile de dresser un parallélisme entre le fonctionnement des images et des noms, les uns et les autres ayant des emplois diversifiés et jouant des fonctions multiples.

4.2. Les prédictats et les images

Le prédictat logique de la phrase c'est, ce qui est dit d'un sujet logique et c'est à quoi on peut attribuer les valeurs de vérité et de fausseté. Or, dès le début il faut constater qu'on ne peut pas attribuer ces valeurs aux images toutes seules.

En effet, si l'on regarde une carte postale qui représente, p.ex. la Tour Eiffel, on ne peut pas dire si cette représentation est vraie ou fausse. Elle est telle, comme on la perçoit. Seulement si l'on ajoute à cette représentation le

nom propre : *Tour Eiffel*, on peut dire que l'information qui est véhiculée par l'image et par le verbal ensemble, est vraie. Si par contre, si écrit au-dessous, p.ex. : *Notre Dame*, on peut attribuer à cette information la valeur de fausseté. "I propose is that pictures are not themselves true or false, but are parts of things which can be true or false" (Gombrich cité par M. Mauckenhaupt, 1986 : 76).

Il en résulte que *représenter* ne se laisse pas confondre avec *prédirer*. Même si dans certains documents on pourrait avoir l'impression que ce qu'on représente c'est une forme de prédication, p.ex. des dessins qui sont censés représenter certains verbes dans un dictionnaire pour enfants, à vrai dire, ce qu'on nous montre c'est un moment de cette activité. Une activité doit se caractériser par une dimension temporelle, qu'on ne peut pas obtenir sur une image. Il en résulte que les images ne remplissent pas la fonction de prédictats, mais seulement peuvent en faire partie.

4.3. Les énoncés et les images

Si l'on rejette l'opinion que les images se traduisent par les noms et qu'elles fonctionnent comme les prédictats, on est amené à les comparer aux énoncés. U. Eco (1992 : 63) a constaté que dans les majorités des cas les signes iconiques constituent des textes. M. Mauckenhaupt (1986) les comprend comme propositions. À notre avis, effectivement dans la majorité des cas les images se laissent traduire par des formes textuelles. Il peut s'agir des propositions qui créent avec d'autres formes du même texte des ensembles plus complexes, ou des énoncés simples qui le plus souvent sont censés réaliser des actes de langage bien précis. Chaque signe, p.ex. dans la communication pictographique, réalise un acte de langage de type : *informer*, *mettre en garde*, *défendre*, *faire faire*, *ordonner* etc. Des photos de presse ou publicitaires renforcent l'argumentation textuelle. Les séries d'images (p.ex. la bande dessinée, le roman photo, le film) représentent une narration. La manière de développer cette narration est comparable à la manière de le faire par une suite de propositions, à cette différence près que grâce aux moyens linguistiques de cohérence textuelle, nous pouvons envisager les différentes façons de raconter la même narration. Les expressions temporelles, les connecteurs, les procédés anaphoriques etc. permettent de ne pas observer, dans un texte, l'ordre chronologique des événements. Par contre, une suite d'images ne dispose que de ce moyen universel de connection qui est la succession chronologique (le film y fait l'exception). En général, le changement de l'ordre des images change la narration.

Tous ces exemples nous montrent que le plus souvent la traduction des images en formes linguistiques se fait par propositions ou énoncés.

4.4. Les descriptions et les images

M. Mauckenhaupt (1986: 105) remarque que dans l'approche qui essaie de comparer le fonctionnement des descriptions et des images, il faut distinguer deux opérations : les images représentent tandis que la parole décrit. C'est une différence fondamentale. J.-M. Adam (1997: 84), en analysant une séquence descriptive prototypique, constate que dans ce type de texte on utilise deux opérations principales :

- aspectualisation à l'aide des expressions de qualités, en forme de synecdoques (en décrivant les parties on peint la totalité),
- mise en relation à l'aide de telles figures que métonymie, comparaison, métaphore.

Or, il faut constater que la majorité des expressions décrivant les qualités sont subjectives : utilisées par le descripteur ne déclenchent pas forcément les mêmes images dans l'imagination des récepteurs. En représentant une forme sur l'image on la donne déjà comme telle au récepteur. C'est à lui de constater si cette image est belle, si l'objet est grand, si la couleur est comparable à la couleur des cerises etc.

Ainsi la description laisse une marge d'imagination au récepteur tandis que l'image non. En plus la description suit un développement linéaire tandis que l'image donne à voir d'emblée immédiatement. Il faut y ajouter, qu'il y a beaucoup de choses qu'on n'arrive pas à décrire dans la totalité par les mots. Il en résulte que décrire n'est pas la même opération que représenter ou démontrer.

4.5. Bilan partiel

Cette revue de certaines fonctions de l'image dans la communication a démontré que ce moyen se laisse interpréter à des niveaux différents que les formes linguistiques. Même si nous avons admis que, dans certains contextes, les images se laissent interpréter comme les noms et plus souvent comme les propositions, leurs fonctions peuvent être les suivantes. L'image peut :

- introduire une forme;
- créer une forme;
- permettre d'identifier une forme;
- éclairer quelque chose à propos d'une forme;
- partager l'information concernant une forme ou les relations entre ses éléments;
- suggérer ce qu'on entend par ce qu'on dit;
- suggérer d'où provient la parole;
- raconter quelque chose;

- prouver quelque chose ;
- enseigner quelque chose.

Pourtant, dans la communication sociale les images fonctionnent le plus souvent comme le moyen de communication quand elles entretiennent les différentes relations avec le texte qu'elles accompagnent.

5. Relations entre l'image et le texte

Les relations entre les images et le texte qui les accompagne dans la communication sont de nature complexe.

« Le texte entretient avec l'image une relation complexe. Souvent l'image a un statut d'illustration du texte, par exemple, littéraire, journalistique, didactique. Le document, dessin, photo, donnent à voir ce que *dit* le texte » (J.-C. Fozza et al., 1997: 118).

Ces relations entre le visuel et le verbal, dans un message, peuvent avoir des formes différentes, que nous avons analysées ailleurs (T. Tomaszewicz, 1998, 1999, 2000) et que nous ne rappelons ici que brièvement :

Signification parallèle ou en contrepoint : la couche verbale et la couche visuelle sont, chacune séparément, la source de certaines informations qui peuvent, en principe, être indépendantes les unes des autres.

Complémentarité : le verbal et le visuel se complètent pour véhiculer ensemble le sens. C'est la figure la plus classique. Elle est typique pour les *bandes dessinées, photoromans, films de fiction* etc.

Relation interprétative : le verbal apporte des commentaires nécessaires pour la compréhension du visuel et/ou le visuel illustre le verbal en facilitant sa compréhension. Cette forme est fréquente dans le discours pédagogique, explicatif.

Relation d'équivalence : dans le même message, le verbal et le visuel véhiculent la même information. C'est une figure fréquente dans les massmédias où pour s'assurer de la bonne réception du message, on le transmet par plusieurs moyens à la fois.

Relation de contradiction : l'information fournie par le verbal se met en contradiction par rapport aux données visuelles, en créant ainsi une figure de pensée spécifique. Il peut s'agir de l'ironie ou des énoncés paradoxaux¹ qui se laissent interpréter en termes de polyphonie discursive.

¹ Pour les différentes approches du discours paradoxal en langue on peut se référer à R. Landheer, J.P. Smith (1996).

Or, en pratique, souvent nous avons affaire à plusieurs de ces relations à la fois. Elles sont déterminées en fonction de la lecture de l'image aux niveaux dénotatif et connotatif, en fonction du type de texte, son emplacement par rapport à l'image, ainsi qu'en fonction de différents caractères typographiques utilisés dans le texte. En prenant en compte ces facteurs, on opère une certaine interprétation de tout le complexe signifiant, interprétation qui fait aussi une partie intégrante de la traduction à proprement parler.

Résumons-nous, comme la traduction interlinguale est une relation intertextuelle, dont le centre d'intérêt est le sens, la relation entre les messages ayant des formes matérielles différentes, mais véhiculant les mêmes contenus, devrait s'approcher de la relation qui unit l'original et sa traduction. Il en résulte que nous pouvons sûrement parler de la parenté entre la traduction interlinguale et la traduction intersémiotique.

A ce type de traduction s'ajoute la traduction des messages verbo-visuels, connue sous le nom de la traduction audiovisuelle, ou la traduction pour les médias. C'est un type de traduction spécifique (cf. T. Tomaszkiewicz, 1993, 2000). Pourtant, il faut l'envisager au même titre qu'on envisage d'autres formes de traduction. Pour pouvoir l'opérer d'une manière adéquate on doit prendre en compte non seulement la couche verbale mais le sens qui résulte de la coexistence de ces deux moyens.

6. Conclusion

Les systèmes non linguistiques et notamment visuels font aujourd'hui une partie intégrante des moyens de communication, aussi bien à l'intérieur de chaque société, qu'entre les sociétés parlant des langues différentes. Pour comprendre correctement des messages verbo-visuels, nous avons besoins d'une part de la transmutation des signes non linguistiques en signes linguistiques de la même langue et de l'autre d'un transfert international des complexes sémiotiques qui intègrent, à côté de la langue, d'autres éléments signifiants.

Comme nous avons essayé de démontrer dans ce qui précède, malgré les apparences, ces deux opérations ont beaucoup de traits communs. La traduction à proprement parler et la transmutation se ressemblent : par leur objectif – pallier une difficulté liée à la communication langagière, par une certaine créativité requise – l'émetteur en code substitutif doit chercher, comme le traducteur, les meilleurs équivalents du message de la langue source et finalement par la nécessité d'interprétation du sens qui est l'objet central de ces deux opérations.

Références

- Adam J.-M., 1997: *Les Textes: types et prototypes*. Paris: Nathan Université.
- Diaz-Cintaz J., 2001: «The Value of the Semiotic Dimension in the Subtitling of Humour». In: L. Desblanche, dir.: *Aspects of Specialised Translation*. Paris: La maison du dictionnaire, 181–191.
- Eco U., 1992: *La Production des signes*. Paris: Librairie Générale Française.
- Fozza J.-C., Garat A.-M., Parfait F., 1997: *Petite fabrique de l'image*. Baume-les-Dames: Magnard.
- Jakobson R., 1963: *Essais de linguistique générale*. Paris: Editions de Minuit.
- Joly M., 2001: *Introduction à l'analyse de l'image*. Paris: Nathan Université.
- Landheer R., Smith J.P., 1996: *Le paradoxe en linguistique et en littérature*. Genève: Librairie Droz S.A.
- Mauckenhaupt M., 1986: *Text und Bild. Grundfragen der Beschreibung von Text-Bild-Kommunikationen aus sprachwissenschaftlicher Sicht*. Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Peeters J., 1999: *La médiation de l'étranger. Une sociolinguistique de la traduction*. Arras: Artois Presses Université.
- Spa J., 1985: *Sémiologie et linguistique*. Amsterdam: Rodopi.
- Spa J., 1993: *La traduction intersémiotique*. Aix-Marseille: L'Université de Provence, 53–64.
- Tomaszkiewicz T., 1993: *Les opérations linguistiques qui sous-tendent le processus de sous-titrage des films*. Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Tomaszkiewicz T., 1998: «Traduction dans les mass médias». In: S. Puppel, dir.: *Scripta Manent*. Poznań: Wydawnictwo Wydziału Neofilologii UAM, 229–242.
- Tomaszkiewicz T., 1999: *Texte et image dans les communications aux masses*. Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Tomaszkiewicz T., 2000a: «Relations entre le verbal et le visuel dans les communications aux masses en vue d'une économie discursive». In: A. Anglebert et al.: *Les effets du sens. Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 167–178.
- Tomaszkiewicz T., 2000b: «Le sens et l'information à transmettre dans la traduction des messages verbo-visuels». *Studia Romanica Posnaniensia*, 25/26, 305–316.